

maternelles, retombaient jusqu'à sa ceinture et ses petits mollets nus sortaient, hélas ! des plis d'une jupe de velours marron. Il n'en fallait pas tant pour provoquer les rires des camarades, tout fiers de leur culotte et de leurs cheveux ras. Pierre, à cet accueil malveillant, mit ses petits poings sur ses yeux et pleura. Ceci ne fit qu'augmenter la gaieté des assistants.

— Il a une robe et pleure comme une fille !

Telle fut la nouvelle exorbitante qui parcourut les groupes avec une rapidité électrique. Il se forma autour du nouveau venu toute une galerie de spectateurs, désireux de surveiller de près les faits et gestes d'un animal aussi curieux. Mais, l'heure de la classe ayant coupé court aux observations, on se promit bien de les reprendre une autre fois.

Quand Pierre apparut, le lendemain, ses camarades étaient déjà réunis pour l'assaillir, dès sa venue, de leurs rires et de leurs quolibets. L'un d'eux s'enhardit même jusqu'à saisir une de ses boucles et à la tirer comme un cordon de sonnette, en disant : " Hé ! la fille ! " Mal lui en prit. La fille sortant ses poings de ses yeux, se précipita sur son agresseur, le tapa, le bouscula, le mordit et tint tête à toute la bande qui se ruait sur lui. Cette sortie inattendue provoqua un si beau tapage que les grands arrivèrent pour voir ce qui se passait.

Constantin frappé de la vigueur et du courage de ce petit homme en jupe, le prit sous sa protection, déclarant que quiconque y toucherait aurait affaire à lui. Or, on ne s'occupait pas, dans le camp des petits, d'avoir affaire à ce rhétoricien, aussi grand que les professeurs, et que respectaient même ceux de sa classe. Les boucles blondes et la jupe de velours du petit Pierre purent donc désormais circuler librement, et l'enfant se prit de passion pour ce grand qui avait joué auprès de lui le rôle de sauveur.

Deux ans plus tard, Constantin reçu bachelier, quittait l'institution, emportant la reconnaissante tendresse de Pierre. Celui-ci s'était fait sa place et ne redoutait plus personne. Il avait d'ailleurs, quitté les jupes et sa maman, non sans un gros soupir, venait de couper les belles boucles blondes et de les serrer dans son armoire, comme une précieuse relique de l'enfance de son fils.

Les deux camarades ne s'étaient pas revus et avaient quelque peu oublié, sinon leur amitié, du moins leurs traits, lorsque le hasard les fit se rencontrer dans la première ville de garnison de Pierre Labaro, récemment sorti de Saint-Cyr avec les épaulettes de sous-lieutenant. Leurs noms, prononcés par un domestique qui les annonçait ensemble à une soirée du général, les firent se reconnaître. Ils renouèrent alors avec bonheur une intimité bientôt interrompue par le départ du régiment.

Constantin, fils d'un riche colon français de l'Equateur, n'avait pas choisi d'autre carrière que la gérance des biens considérables qui lui avait laissés son père. Au sortir du volontariat, il s'était consacré à l'administration de cette immense fortune, charmant ses loisirs à l'aide des arts et de la littérature.

Constantin avait perdu sa mère pendant sa petite enfance et n'en conservait nul souvenir. La perte de son père, survenue beaucoup plus tard, à la suite de l'incendie d'une de leurs propriétés des colonies lui causa un chagrin sérieux, mais qui ne ressembla pas au déchirement cruel que font éprouver la rupture d'une vie commune et la privation quotidienne de